

J. N. 173. 797

Vienne le 23 Juillet 1897

Mon cher professeur

Je suis peiné, plus que je ne saurais vous
dire, du malheur qui vous frappe, Madame
de Edler et vous. L'insupportable, la brutale
destinée se plaît à porter de ces coups sans
raison et sans but. Votre lettre m'a
profondément touché. Que vous dire ?
Je sais par une douloureuse expérience qu'il
a des chagrins que nulle parole humaine ne
peut consoler. Pleurez, et si vous le
pouvez, mettez-vous à travailler. Le
travail ne peut certes pas faire oublier,
il ne peut non plus consoler beaucoup ;
mais il partage, — avec un autre grand
remède, le temps, — le don d'apaiser.

Je crois que Venise n'est pas désagréable
à habiter pendant l'hiver. Et je pense que
pour des malades du cœur, comme vous, son
séjour est encore préférable à d'autres.
Sans les villes de la Riviera vous seriez
trop isolés, et je pense, que vous fréquenter

le monde, vous devez pourtant ne pas vouloir
vous tenir trop seul. Si, ailleurs pour vivre
dans un endroit il faut que cet endroit
vous plaise et vous couronne sous tous les
rapports, et c'est là qu'en vous, rendant sur
place que vous pourrez juger en connaissance
de cause. A votre place, j'irai d'abord
à Venise, et de là, après renseignements
pris, j'irai faire une tournée pour reconnaître
les lieux et les conditions d'existence.

Ne prenez pas à l'avance des résolutions
définitives. C'est toujours une chose grave
et difficile recommencer la vie sous un
ciel nouveau, même lorsqu'il est clément.

La muse, effrayée ou jalouse de mes
autres travaux, n'a pas daigné me visiter
cette saison; et vous savez qu'elle ne se
laisse pas contredire.

Recevez, mon cher Professeur, avec mes
vives condoléances, l'assurance de mes
sentiments de dévouement les plus sincères

Wagner

